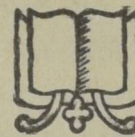




CHRONIQUE LITTÉRAIRE

“Sir Joseph Dubuc”



CETTE fois, c'est au tour d'un Jésuite. Je tiens le Père Lecompte que je ne connais pas personnellement — je suis jeune ! — Mais le Père Lecompte vient de commettre une si bonne action en publiant la vie de Sir Joseph Dubuc — qui fut tout le contraire d'un politicien — que je ne le laisserai aller qu'il n'ait d'abord accepté, volontairement ou non, une bonne bordée de félicitations anthou-siastes.

Il n'est pas aisé d'écrire une biographie. Il y faut non moins que toutes les qualités de l'historien, sans les défauts du panégyriste. Le Père Lecompte a construit une œuvre de maître, auquel l'atelier du *Messenger canadien* a fourni une toilette typographique distinguée et toute française. Et mon enthousiasme s'explique fort.

* * *

Il y avait donc une fois au rang de la “Petite côte Saint-Joseph”, à Sainte-Martine de Châteauguay, un brave homme, cultivateur de son métier, et qui, marié à une chrétienne comme ce siècle-ci n'en voit plus, eut un fils destiné à se distinguer parmi ses compatriotes. Le garçon fut élevé sévèrement. La famille était grande, sept garçons et sept filles, et la bourse petite. Les parents sans instruction, possédait, cependant une dignité naturelle, une courtoisie de bon aloi que l'instruction ne remplace ni ne fournit. Joseph Dubuc fut à l'école de la Côte St-Joseph, y parût de mémoire vivace et de belle intelligence, se prépara pieusement à sa première communion et se découvrit, à ce moment, l'ambition de faire un cours classique. Il n'en parle, à la vérité, qu'à la sainte Vierge, sa délicatesse innée lui permet d'apercevoir que ses parents ne peuvent payer ce luxe à leur fils aîné; il croit, cependant, en la Providence et que l'on peut obtenir la faveur d'un cours d'instruction secondaire avec des prières. Au lendemain de sa première communion, il retourne au labour des champs. Deux ans plus tard seulement, il pourra, pendant l'hiver fréquenter l'école, pourvu que, dans le même temps,

— son père étant absent — il ne négligea pas de soigner les animaux trois fois le jour, de couper et de rentrer le bois. Et il reçoit l'empreinte d'une éducation familiale rare. Le juge Sir Joseph Dubuc racontait volontiers plusieurs traits édifiants de son éducation première, et surtout comment, un jour, où, suivant l'habitude de la campagne, il se préparait pour aller “veiller”, sa mère, personne de grande autorité, lui fit bonne remontrance et le convainquit qu'il valait mieux se diriger vers l'église et y entendre les vêpres. Cette mère si chrétienne n'était pas d'esprit large et se fut trouvée fort démodée à notre époque.

* * *

A dix-huit ans, Joseph, avec la permission de son père, part pour les Etats-Unis, où il sera bûcheron — dans le Vermont — avec l'intention d'apprendre l'anglais et de gagner ses études. Le rêve ne se réalise pas. Il revient à la maison sobre et droit, malgré les tentations dressées sur son chemin, mais sans fortune. Cependant la sainte Vierge à qui il a promis deux cents chapelets pour les âmes du purgatoire, l'attend et le dirige vers le collège de Beauharnois, où Joseph se plonge avec une ardeur dévorante dans ce cours commercial obtenu par ses prières. Après six semaines d'un travail acharné, il dépasse ses confrères et leur tient tête jusqu'au bout. Enfin, toujours travaillant et toujours priant, Dubuc attrape, grâce à la générosité de curés intelligents, la faveur d'étudier au collège classique de Montréal. Dans la vie de presque tous nos hommes distingués, il se trouve comme ça, un curé bienfaiteur. A Montréal Joseph Dubuc continue de briller davantage par ses succès intellectuels, sa conduite exemplaire, son travail acharné que par la coupe de son pantalon et de son uniforme. Ma maîtresse de pension, une vieille irlandaise, m'a dit, souvent, avoir remarqué, il y a quarante ans, un petit Gouin, collégien dont la culotte et le costume rapiécé manquait l'élégance. On a tort probablement de juger, quelquefois, le potache à la valeur de son pantalon. Et Dubuc brûle les étapes, réussit